

Mes rencontres avec Lénine

Maria Essen

Source : Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de contemporains, tome I. Moscou, Éditions en Langues Étrangères, 1958, pp. 333-359. Notes

Je rencontrai Vladimir Ilitch Lénine pour la première fois en 1902, à Genève. Dans la lointaine Iakoutie, où je faisais mon temps d'exil, des numéros du journal *Iskra* commencèrent à parvenir, qui bouleversèrent toute notre vie. *L'Iskra* exposait le plan grandiose de la fondation d'un parti socialiste ouvrier véritablement révolutionnaire. Notre journal avait engagé la lutte pour le marxisme révolutionnaire, contre les opportunistes qui dénaturaient et vulgarisaient les principes du marxisme scientifique. Chacun de ses numéros était lu et relu avec avidité et chaudement discuté. Les marxistes comprenaient que *l'Iskra* devenait une vivante force organisatrice, qu'elle mettrait fin à l'activité artisanale, aux flottements, aux errements et aux désaccords, et qu'elle créerait un puissant parti unique et cohérent.

Tous voulaient immédiatement adhérer à une des organisations iskristes, devenir un de ses chaînons. Dès lors, rester des années en exil, attendre passivement la fin de notre déportation, devint intolérable. On commença à parler d'évasion, on avait hâte de partir. Je réussis à m'évader d'exil, et après une suite d'épreuves je débarquai à Genève.

À cette époque, je vis maintes fois Vladimir Ilitch, et les entretiens que j'eus avec lui m'aident à comprendre le plan d'action de *l'Iskra*, ses tâches et ses buts, dans tous leurs détails. La tâche fondamentale que Lénine nous assignait, à nous, révolutionnaires professionnels, était de créer des organisations iskristes locales, à établir des contacts solides avec les ouvriers, à organiser des cellules iskristes dans les usines et les fabriques, Lénine insistait pour que l'on confiât aux ouvriers un travail révolutionnaire pratique de direction, pour qu'on les fit entrer dans les comités. Nous devons avoir nos « Bebel », disait-il.

Lénine estimait erronée l'action de certains comités qui confinaient le travail dans le cadre restreint des cercles de propagande. Il disait que le moment était venu de donner au mouvement ouvrier une plus grande envergure, que les grèves politiques et les manifestations organisent les masses, et que nous devons habituer les ouvriers à des actions déclarées.

Le mot d'ordre d'actions déclarées lancé par Lénine fut adopté, et, à partir de 1902, on l'appliqua de plus en plus largement dans les grands centres industriels. Les manifestations du Premier Mai furent désormais organisées dans les artères centrales des grandes villes ; les ouvriers descendaient dans la rue avec des drapeaux rouges, des chants et des mots d'ordre révolutionnaires, ils recevaient le baptême du feu pendant les collisions avec la police et la gendarmerie, ils apprenaient à défendre ouvertement leurs revendications. A côté du travail de propagande, l'agitation se développait largement. On lançait des appels et des tracts, on organisait des meetings, on formait des orateurs.

Les causeries avec Lénine, l'attention exceptionnelle qu'il montrait aux membres du parti, le talent qu'il avait d'expliquer à fond tous les problèmes rattachés aussi bien à la théorie du marxisme qu'à la pratique de la lutte révolutionnaire, nous avaient bien armés. Pour nous, simples membres du parti, ces causeries étaient une véritable école marxiste. Nous savions tout cela, semblait-il, auparavant, qu'il fallait unir la théorie révolutionnaire avec la pratique révolutionnaire, mais nos contacts avec Lénine avaient empli cette thèse d'un vivant contenu, elle nous était devenue plus proche, plus

compréhensible. Quand nous eûmes adhéré aux organisations iskristes, nous nous sentîmes effectivement les membres d'un parti unique, cohérent, nous comprîmes la nécessité d'assurer la continuité du travail, de répartir judicieusement les forces, nous comprîmes comment il fallait construire le parti et organiser la lutte.

Pendant cette période, je rencontrais Lénine presque exclusivement à des réunions restreintes. Je ne l'avais jamais entendu comme orateur et je connaissais peu ses ouvrages théoriques : néanmoins, dès notre première rencontre, je compris que j'avais devant moi un véritable chef, un homme d'une intelligence, d'une érudition et d'une volonté immenses, et un camarade remarquable, avec lequel on se sentait aussitôt à l'aise.

Les tâches que nous avait assignées Lénine consistaient principalement : 1) à créer, renforcer et consolider les comités iskristes dans les grands centres industriels ; 2) à faire entrer les ouvriers d'avant-garde dans les organes dirigeants du parti ; 3) à inculquer aux ouvriers les principes du marxisme scientifique révolutionnaire ; 4) à déployer et renforcer la lutte contre les tendances opportunistes de tout genre : « marxisme légal »¹, « économisme »² et autres courants petit-bourgeois ; 5) à préconiser dans les masses ouvrières la nécessité de réaliser des actions déclarées, manifestations, grèves et autres formes de lutte révolutionnaire contre l'autocratie et les classes dominantes ; 6) à préparer le IIe congrès du parti.³

Sur toutes les questions d'idéologie, de programme et d'organisation, Lénine nous faisait de brefs rapports circonstanciés, qui entraînaient invariablement une causerie animée. Il n'aimait pas les auditeurs silencieux et savait, mieux que quiconque, animer son auditoire. Vladimir Ilitch, dont les yeux intelligents, scrutateurs et moqueurs étincelaient, savait par un mot piquant, lancé à propos, par une remarque sensée ou une question opportune, entraîner les auditeurs dans la discussion à laquelle lui-même prenait une part active. Et chacun des assistants se mettait en quatre pour avoir le dernier mot, pour démontrer qu'il avait raison. Ces réunions étaient si animées, si gaies et si passionnantes, que personne ne voulait s'en aller ; dans l'esprit de chacun surgissaient de nouvelles idées, de nouveaux arguments. « *A ces réunions, disaient les camarades, on ne dort pas, on ne s'ennuie jamais.* » Nous nous appliquions nous-mêmes à assimiler cette méthode de Lénine, consistant à organiser des études très actives.

En nous faisant participer à la discussion, Lénine avait la possibilité de voir non seulement notre degré de préparation, mais les particularités de chacun, ce dont il tenait compte en nous confiant tel ou tel travail. Lorsqu'il s'agissait d'envoyer quelqu'un en Russie, Lénine causait avec chacun de nous à part ; il tenait compte du désir et de l'état d'esprit du camarade intéressé, et ne lui faisait jamais violence. Il avait coutume de dire : « *Réfléchissez bien : quel est le travail qui vous tente le plus, où vous vous sentirez le plus sûr de vous, et dont vous voudriez vous charger. Ce n'est pas la besogne qui manque, et les hommes sont partout nécessaires.* »

Jusqu'à-là j'avais travaillé à Saratov, Odessa, Kiev, dans l'Oural, et je désirais militer à Pétersbourg. Lénine, qui m'avait devinée, me proposa de me rendre justement à Pétersbourg, pour y organiser le travail de propagande. J'acceptai avec joie et, depuis la fin de 1902 jusqu'au mois de mai 1903, je

1 Courant politico-social apparu parmi l'intelligentsia libérale bourgeoise russe et parmi certains social-démocrates (Strouvé) dans les années 1890. Ce courant diffusait légalement des textes, articles et ouvrages abordant certains aspects du marxisme (le rôle « progressif » de l'industrialisation capitaliste) mais en le vidant de toute substance révolutionnaire.

2 Il s'agit d'un courant dans la social-démocratie russe en vogue à la fin du XIXe siècle et au début du XXe. Les « économistes » estimaient que c'était la bourgeoisie libérale qui devait mener la lutte politique contre le tsarisme, les ouvriers devant se contenter de la lutte économique pour l'amélioration des conditions de travail, l'augmentation des salaires, etc. Ils niaient ainsi le rôle politique de la classe ouvrière et la nécessité d'un parti révolutionnaire prolétarien et centralisé actif sur le terrain politique.

3 Le IIe congrès du POSDR s'est tenu du 30 juillet au 23 août 1903, d'abord à Bruxelles, puis à Londres. Ce congrès adopta à la quasi-unanimité le programme de la social-démocratie russe mais se divisa profondément sur l'article 1 des statuts concernant la définition du membre du Parti. Cette division allait cristalliser la formation des fractions bolcheviques et mencheviques.

travaillai à Pétersbourg, au comité de l'*Iskra*. Je fus arrêtée à une réunion où l'on envisageait une manifestation du Premier Mai, et je ne fus remise en liberté qu'après le IIe congrès du P.O.S.D.R.

À ma sortie de prison, je me rendis à Kiev où se trouvaient les membres du Comité Central élus au IIe congrès du parti ([Krijanovski](#), [Lenghnik](#) et [Noskov](#)), pour prendre connaissance des matériaux du congrès et recevoir de nouvelles instructions.

Le travail prenait une immense envergure, et le Comité Central coopta comme membres du C.C.: [Krassine](#), [Goussarov](#), [Zemliatchka](#) et moi. On me chargera de faire le tour des comités et d'y présenter un rapport sur les décisions du congrès et sur les divergences qui avaient abouti à la rupture.

Les menchéviks engagèrent la lutte contre les décisions du congrès, et firent aussi le tour des comités où ils présentèrent des rapports. Ils dénaturaient les événements, critiquaient les décisions du congrès qui n'étaient pas de leur goût, se plaignaient en disant qu'on avait « *offensé les vieux* » : on n'avait pas élu [Axelrod](#) et [Zassoulitch](#) à l'organe central. Les interventions des menchéviks n'avaient pas de succès ; presque partout ils se heurtaient à une riposte à peu près unanime. La plupart des social-démocrates de Russie comprenaient fort bien que si le congrès avait décidé qu'il était plus rationnel d'avoir une rédaction composée non pas de six mais de trois personnes, il fallait se soumettre. En ce qui concernait les divergences dans les questions de tactique et d'organisation, que les menchéviks passaient sous silence, les comités reconnaissaient comme juste la ligne des bolchéviks, la ligne de Lénine. Nous réussîmes à rassembler les résolutions de 20 comités, qui approuvaient les décisions du congrès et reconnaissaient le Comité Central ; cinq comités seulement soutinrent la ligne des menchéviks.

Quand j'eus fait le tour des comités, on décida que j'irais à Genève, pour informer Lénine sur l'accueil que les organisations du parti avaient réservé aux décisions du IIe congrès.

Lénine fut très heureux d'apprendre que le moral était ferme dans les organisations du parti, en Russie. À ce moment, il s'était déjà retiré de la rédaction de l'*Iskra*. La lutte contre les menchéviks battait son plein, et Lénine affirmait la nécessité de fonder un organe de presse des bolchéviks et de préparer le IIIe congrès du parti.

La crise d'auteurs était grave chez nous. Vladimir Ilitch passait en revue les noms des camarades qui pouvaient s'acquitter d'un travail littéraire. Il mettait au premier plan les candidatures de [Bogdanov](#) et de [Lounatcharski](#). À la rédaction du journal *Vpériod* [En Avant] entrèrent également les camarades [Olinski](#) et [Vorovski](#).

Sur mandat du Comité Central je me rendis à Paris pour m'entendre avec Bogdanov, Lounatcharski et Olinski sur la date de leur arrivée à Genève, où ils devaient rencontrer Lénine.

Avant mon départ je demandai à Vladimir Ilitch ;

— Que me conseillez-vous de visiter à Paris ?

— Tout d'abord, allez voir le Mur des Fédérés, au cimetière du Père-Lachaise, puis allez au Musée de la Révolution de 1789, et au Musée des figures de cire Grévin. Au point de vue de l'exécution artistique on dit que ce musée ne vaut pas grand-chose, mais son contenu est intéressant.

— Et encore ?

— Allez au Jardin des Plantes, sans faute, vous aurez l'impression d'avoir fait le tour du monde.

Voyant que j'attendais encore quelque chose, il ajouta :

— Pour les musées, les expositions et tout le reste, adressez-vous à [Georges \(Plékhanov\)](#). Il connaît ces choses à merveille et vous donnera toutes les indications nécessaires.

La pensée de Vladimir Ilitch s'adressait souvent à Plékhanov. Mais, à ce moment, Plékhanov avait adopté une position telle, qu'il était impossible de l'aborder. Voici un épisode qui caractérise son état d'esprit d'alors. A l'occasion du Premier Mai 1904 nous avons résolu de faire front unique devant le prolétariat international. On avait décidé que bolcheviks et menchéviks publieraient un tract en commun. Vladimir Ilitch et [Martov](#) en avaient rédigé des projets. Finalement, on adopta le texte de Lénine, et je fus dépêchée auprès de Plékhanov, pour qu'il donnât son assentiment.

Plékhanov me reçut avec assez de bienveillance, mais sans cacher sa supériorité. Je me rappelle sa phrase : « *Eh bien, c'est parfait ; une mauvaise paix vaut mieux qu'une bonne querelle.* »

Mais il abandonna très vite ce ton de bienveillance débonnaire pour dénigrer le Comité Central : « *Voyons, qu'est-ce que ce Comité Central ? Il ne pourrait pas écraser une souris !* »

Je répliquai, en soulignant qu'avec l'aide des camarades expérimentés de l'étranger, on espérait organiser le travail du parti. Je lui parlai de l'état d'esprit des organisations du parti en Russie, des résolutions qui avaient été adoptées presque partout. Il m'écouta plus que froidement et avec méfiance. Je lui déclarai que le parti, dirigé par un camarade tel que Lénine, excellent organisateur et brillant théoricien, suivrait une voie juste ; que le parti était sorti de ses langes et savait lui-même se débrouiller dans les questions d'organisation.

J'avais parlé tranquillement, en usant de précaution, car Lénine m'avait recommandé de ne pas irriter Plékhanov, d'essayer de l'intéresser à notre travail. Mais Plékhanov entra en fureur. Il était surtout indigné que le parti considérât Lénine comme un brillant théoricien.

Certes, mes capacités diplomatiques étaient médiocres, mais toute la diplomatie du monde n'y aurait rien fait. Plékhanov, habitué à se considérer comme la figure centrale du parti, n'admettait pas même l'idée que quelqu'un pût se placer à côté de lui, ou avoir un avis propre.

Vladimir Ilitch me questionna en détail, m'obligea à répéter ce qu'avait dit Plékhanov.

En comparant ces deux figures, si grandes, si éclatantes, si douées, on constate toujours la différence des caractères. Lénine ignorait la mesquinerie, l'élément personnel. Il aimait et estimait Plékhanov, et revenait sans cesse à l'idée qu'il fallait le conserver pour le parti. Et Plékhanov ? Il semblait craindre la « rivalité », n'admettait personne dans son voisinage. On ne pouvait pas lui parler comme à un égal.

Plékhanov se plaignit un jour que les beaux esprits l'importunaient ; ils venaient le trouver et exposaient longuement, fastidieusement leurs théories, qui exhalaien un relent de provincialisme tchékhovien. C'était méchant, mais exact, et la faute en était à Plékhanov lui-même. Certes, les camarades se sentaient attirés vers lui ; mais il leur réservait un accueil si froid, il soulignait à tel point sa supériorité, que même un homme intelligent se troublait et, pour montrer que lui non plus n'était pas étranger aux diverses théories, commençait à débiter toutes sortes d'absurdités.

Un camarade me raconta qu'arrivé à Genève il était allé trouver Plékhanov. Celui-ci l'avait accueilli avec une aimable condescendance, et lui avait demandé ce qu'on pensait de lui (de Plékhanov) en Russie. Le nouveau venu répondit à brûle-pourpoint : « *Les camarades vous tiennent pour un opportuniste.* » Plékhanov était furieux : « *Dites à vos camarades que lorsque leurs papas faisaient la cour à leurs mamans, Plékhanov était déjà un marxiste orthodoxe.* » Ce n'est pas une anecdote.

Plékhanov voulait-il intimider les gens ? Certes, non. Mais par sa manière de se tenir il dressait une barrière entre lui et les autres membres du parti, l'air de dire : « Je suis l'auteur de *l'Essai sur le développement de la conception moniste de l'histoire* et de toute une série d'ouvrages et de

monographies scientifiques ; tandis que vous, vous êtes de simples élèves auditeurs.» Lorsque Plékhanov sentait qu'on l'écoutait religieusement, il devenait un interlocuteur étonnamment accessible, charmant, brillant. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de le voir précisément dans ces conditions, et je ne saurais dire à quel point il était alors brillant, spirituel, captivant. Plékhanov avait coutume de parler en petit comité comme s'il eût parlé devant une assemblée nombreuse. Érudition exceptionnelle, envergure d'encyclopédiste, humour, art oratoire, il mettait tout cela dans son discours. L'érudition de Plékhanov était surprenante. Il connaissait à merveille les XVIIIe et XIXe siècles. Il avait étudié à fond les encyclopédistes, et son esprit trouvait à se satisfaire et à s'alimenter surtout dans l'étude des philosophes et des penseurs d'alors. Lui-même, avec ses goûts et son esprit encyclopédique, eût été une brillante figure de cette époque-là.

Tout autre était Lénine. Entièrement occupé à organiser la classe ouvrière, s'étant assigné pour but de fonder un parti qui conduirait effectivement le prolétariat à la victoire sur l'autocratie et le capitalisme, il bâtissait ce parti, pierre par pierre. Des milliers de fils rattachaient Lénine au parti, à la classe ouvrière. Son attitude envers les gens était toute différente de celle de Plékhanov. Tel un bon maître ménager, il rassemblait tout ce qui était bon à la construction. On était parfois surpris de voir à quel point Lénine était attentif et patient avec tous les camarades.

Avec Lénine, personne ne cherchait à faire l'intelligent, à parler de sujets élevés, à se hausser sur la pointe des pieds. Il lisait dans les pensées de son interlocuteur, et chacun sentait qu'avec Lénine on ne devait parler que simplement, sans parader.

Que de fois j'ai eu l'occasion d'assister à ses entretiens avec des camarades, et j'ai toujours été frappée de la confiance et de l'attention avec lesquelles il les écoutait tous. C'était le tact d'un grand homme : encourager le militant, raffermir en lui la foi en ses propres forces, attiser son courage et son énergie. C'était probablement ce qui faisait la popularité exceptionnelle et l'influence de Lénine : il savait, mieux que quiconque, stimuler la volonté d'agir, et celui qui avait été en contact avec lui travaillait avec une énergie décuplée. Chacun avait l'impression que des ailes lui avaient poussé aux épaules.

Aucun orateur n'était écouté comme Lénine. Je le vis pour la première fois parler en public en 1904, à Genève : il faisait un rapport sur la Commune de Paris. À la tribune Lénine se transfigurait : bien fait, ramassé, comme taillé d'un seul bloc. Toute sa force était concentrée dans sa voix, dans ses yeux étincelants, dans sa parole nette comme fondue dans l'acier.

J'eus alors l'occasion d'entendre de très grands orateurs, de ceux qui semblent ne parler que pour frapper les auditeurs, pour briller, en lançant une phrase éclatante, un mot d'esprit ; ils savent tirer profit de la vigueur et de la souplesse de leur voix, d'un geste harmonieux, d'une belle pose. Tels étaient Plékhanov, [Jaurès](#), [Vandervelde](#), qui passaient pour des orateurs à renom mondial. Leurs discours produisaient beaucoup d'effet, mais j'y sentais toujours quelque chose d'artificiel et n'arrivais pas à me défaire de cette impression.

Tout autre était Lénine. Il est impossible de rendre la force de sa parole. Ses discours n'ont, semble-t-il, aucun lustre apparent ; ils sont simples et clairs. Mais, en écoutant Lénine, on oublie tout. Il empoigne l'auditoire. Sur ce point la différence entre Lénine et Plékhanov est frappante.

Plékhanov aimait les phrases joliment tournées. Il connaissait la valeur de son talent, savait comment élever et baisser la voix, faire briller son esprit au moment opportun, ranimer l'attention fatiguée de l'auditoire par une anecdote racontée à propos. Mais on l'écoutait tranquillement, avec une émotion mesurée. Lénine n'avait pas ce brio apparent, il ne polissait pas ses phrases ; néanmoins on l'écoutait, l'haleine en suspens, on l'écoutait comme s'il eût révélé les pensées, les rêves les plus secrets de ses auditeurs. Les autres orateurs, on les admire, mais on les écoute de côté, pourrait-on dire. Lénine, lui, appelle à l'action. Ses discours stimulent l'enthousiasme et la volonté d'agir. On ne peut pas oublier les discours de Lénine : tous ont le sentiment qu'il a dit l'essentiel, le plus nécessaire.

Lénine parlait de la Commune, et nous sentions son souffle puissant, sa portée mondiale. La Commune de Paris apparaissait à nos yeux comme l'aurore éblouissante d'une vie nouvelle, comme la première expérience faite par les ouvriers pour prendre le pouvoir en leurs mains. En pensée, nous voyions Paris assiégé, la lâcheté et la trahison des classes dominantes, le gouvernement vendu qui s'était enfui à Versailles et qui avait trahi la patrie ; nous voyions la classe ouvrière héroïque, qui assumait la défense de la patrie et édifiait l'État sur de nouvelles bases. Lénine nous avait montré toutes les difficultés de ces tâches, il avait mis à nu toutes les contradictions et toutes les erreurs de la Commune, et il nous raconta sa chute. Jusqu'à présent je me rappelle ce discours et l'enthousiasme qu'il provoqua. De tout le discours de Lénine, si inspiré et enflammé, il ressortait clairement que la Commune de Paris était non seulement un héroïque épisode de l'histoire, qui avait montré la vigueur et la puissance de la classe ouvrière, mais aussi un exemple qui devait nous enthousiasmer.

Nous rentrions de la réunion en petite bande, joyeux et surexcités. Je demandai à Lénine :

— Est-il possible que nous vivions assez longtemps pour voir la Commune s'inscrire de nouveau à l'ordre du jour ?

Lénine s'anima :

— Vous avez tiré cette conclusion de mon rapport ?!

— Oui. Et je ne suis pas la seule. Tous ceux qui vous ont entendu aujourd'hui ont tiré la même conclusion.

Écouter Lénine aux réunions, le voir travailler, absorbé par la lecture ou occupé à résoudre un problème politique, écouter ses plans d'écrasement des adversaires, ses critiques foudroyantes, – tout cela donnait une image éclatante de la richesse de son intellect, de sa nature. Mais celui-là ne connaît pas Lénine, qui ne l'a pas vu chez lui, dans son ambiance ordinaire. Je n'ai jamais rencontré d'homme plus débordant de la joie de vivre. Sa faculté de rire d'un bon mot, son habileté à profiter d'une heure libre et à trouver prétexte à se réjouir et à s'égayer étaient inépuisables.

Je me rappelle les soirées que nous passions chez Lénine. Vladimir Ilitch avait une voix assez agréable, un peu assourdie, et aimait beaucoup chanter en chœur et écouter chanter les autres. Notre répertoire était assez varié. Habituellement, nous commençons par des chants révolutionnaires : *l'Internationale*, la *Marseillaise*, la *Varsoviennne*, etc. Nous chantions avec beaucoup de sentiment : *Épuisé par une captivité pénible*, *Sur un antique kourgane, dans la steppe immense*. Vladimir Ilitch aimait les chants de Sibérie : *La tempête hurlait*, *Baïkal sacré, glorieuse mer*, et la chanson de Stépan Razine⁴, *Sur la Volga, un haut rocher se dresse*. On soulignait les paroles de ce couplet :

*Mais s'il est en Russie ne fût-ce qu'un seul homme
Qui n'a pas connu la cupidité,
Qui n'a jamais menti, ni opprimé le pauvre,
Qui a aimé la liberté comme une mère chérie
Et a lutté pour elle,-
Qu'il gravisse hardiment le rocher,
Et colle son oreille à la pierre :
Le rocher géant redira à ce brave
Toutes les pensées de Stépan...*

Vladimir Ilitch aimait beaucoup le couplet que M. Olminski avait ajouté à la *Doubinouchka* [la Trique] :

4 Razine, Stépan Timoféievitch (mort en 1671), chef du grand soulèvement des paysans et des cosaques en Russie du XVIIe siècle. (Note MIA)

*J'attends pour ma patrie de nouvelles chansons
Où il n'y aurait plus de larmes ni de sanglots,
Des chansons qui, pleines du courroux prolétarien,
Sonneraient comme un appel à l'insurrection !*

Après les chants révolutionnaires préférés venaient les solos. [S. Goussev](#) chantait très bien ; il avait une voix étoilée et ne la ménageait pas. Lénine écoutait avec un plaisir infini les romances de Tchaïkovski *La nuit, Dans le tumulte d'un bal, Nous étions, tous les deux, au bord de la rivière endormie* ; la chanson de Dargomyjski : *La noce* et les airs du toréador de *Carmen*. Nos chansons étaient pour Vladimir Ilitch un repos et un grand plaisir ! Pour finir, je chantais les traînantes chansons de la Volga, et de plaisants couplets populaires. Parfois, on y allait même d'une danse endiablée.

Évoquant plus tard le souvenir de ces soirées, [Nadejda Konstantinovna](#) écrivait en plaisantant :

« La « Bête »⁵ évadée d'exil, débordait d'une joyeuse énergie, qu'elle communiquait à tout l'entourage. En elle, pas la moindre trace de doute, d'indécision. Elle taquinait tous ceux qui voyaient les choses en noir, tous ceux qui se lamentaient à propos de la scission. Les querelles entre émigrés ne la touchaient pas. Nous avons imaginé d'organiser chez nous, à Sécheron⁶, une fois par semaine, des « jours fixes » pour rapprocher entre eux les bolchéviks. À ces « jours fixes » il n'y avait pas de conversations « sérieuses » ; en revanche, ils dissipaient la tristesse provoquée par toute cette querelle avec les menchéviks, et on était tout joyeux d'entendre la « Bête » entonner Vanka, reprise par l'ouvrier Egor, chauve et très grand. Celui-ci était allé parler à cœur ouvert avec Plékhanov ; à cette occasion, il avait même mis un faux-col. Mais il était revenu de chez Plékhanov désillusionné, abattu. « Ne t'en fais pas, Egor, vas-y, chante Vanka, on les aura ! » disait la « Bête », pour le consoler. Ilitch devenait plus gai : ce cran et cet entrain dissipaient son humeur sombre. »

À ces soirées on récitait parfois des poésies : [Nékrassov](#), [Heine](#), Béranger.

Souvent, au cours d'une promenade, ou en prenant le thé du soir, Vladimir Ilitch aimait parler littérature. Ses auteurs favoris étaient : [Chtchédrine](#), Nékrassov, [Tchernychevski](#). Il parlait surtout de ce dernier. Lénine voyait en lui non seulement un révolutionnaire éminent, un grand savant, un penseur d'avant-garde, mais encore un grand artiste qui avait créé des types insurpassés de véritables révolutionnaires, courageux, intrépides, comme Rakhmétov.

— Voilà une véritable littérature, qui enseigne, qui guide, qui inspire, disait Lénine. J'ai relu le roman *Que faire ?* cinq fois en un seul été. Et à chaque fois, j'y ai découvert de nouvelles pensées émouvantes.

Lénine plaçait au-dessus de tout la tendance idéologique d'une œuvre d'art. C'est pourquoi il appréciait et aimait tant Nékrassov qu'il connaissait presque entièrement par cœur. Un jour il me demanda si je connaissais par cœur le poème *Femmes russes*. Je lui répondis : je le connais, mais je ne peux jamais le réciter à haute voix, les larmes m'étouffent.

— Voilà ce qui fait la force de l'artiste, dit Lénine. Il vous empoigne.

Parfois, après les soirées musicales, on allait reconduire les invités (je vivais alors dans la famille de Lénine), et l'on rentrait à la maison silencieux, fatigués et un peu tristes. Ces chansons remuaient quelque chose dans le fond du cœur ! On n'avait pas envie de parler, chacun était absorbé par ses propres pensées. Vladimir Ilitch achevait alors son livre *Un pas en avant, deux pas en arrière* ; ordinairement il s'asseyait à sa table de travail pour une heure, écrivait, corrigeait. Nadejda

5 La « Bête », pseudonyme de M. Essen dans le parti. (N.R.)

6 Sécheron, faubourg ouvrier de Genève où V. Lénine et N. Kroupskaïa venant de Londres, avaient élu domicile, en avril 1903. (M.E.)

Konstantinovna allait se coucher. Elizavéta Vassilievna ⁷ et moi, nous nous asseyions sur un banc du jardin, et causions tout bas, pour ne pas gêner Vladimir Ilitch. Parfois il descendait nous rejoindre pour une minute, et échangeait quelques mots avec nous ; ou bien, après nous avoir plaisantées, par la fenêtre, sur notre turbulence, il faisait mine de se fâcher, exigeant que nous allions dormir.

Dans cette période de lutte contre les menchéviks, entre les IIe et IIIe congrès du parti, Vladimir Ilitch était d'une humeur exceptionnellement optimiste et belliqueuse. Cet état d'esprit s'est parfaitement reflété dans son livre *Un pas en avant, deux pas en arrière*. Parfaitement sûr que les bolcheviks avaient raison, il a soumis à une critique impitoyable l'opportunisme des menchéviks, il a dénoncé leur carence idéologique, leur hypocrisie, leurs contradictions et leur confusion.

Vladimir Ilitch travaillait avec ardeur à son livre. Quand je relis ce livre aujourd'hui, la figure de Lénine et toute l'ambiance de la lutte apparaissent clairement à mes yeux. En nous lisant des passages qu'il avait particulièrement réussis, Vladimir Ilitch semblait éclairé d'un feu intérieur, il rayonnait, débordant d'énergie.

Lénine avait un trait de caractère remarquable : il ne faisait jamais sentir sa supériorité, il ne vous écrasait pas de son autorité, il faisait état de l'opinion des autres, dans chaque camarade il voyait un égal. Voilà pourquoi on se sentait si à l'aise, si heureux en sa société. Il savait écouter attentivement son interlocuteur, l'entraîner dans la discussion, l'obliger à vider son sac, et, quand il voyait que son interlocuteur n'arrivait pas à joindre les deux bouts, qu'il s'embrouillait dans ses contradictions, il raillait avec bonhomie le discuteur trop emballé qui avait poussé sa pensée jusqu'à l'absurde ; il l'orientait dans la bonne voie, sans blesser son amour-propre, sans le décourager, ce que Plékhanov n'aurait pas manqué de faire en l'occurrence. Avec celui-ci, les gens timides avaient parfois envie d'être à cent pieds sous terre. Vladimir Ilitch, lui, ne demandait jamais ce que vous aviez lu, ce que vous aviez tiré de vos lectures ; il causait simplement avec vous sur différentes questions et voyait d'emblée vos lacunes et vos points faibles ; et l'interlocuteur lui-même voyait clairement les brèches qu'il devait combler.

En présence de Lénine la pensée s'aiguissait, on avait le désir de savoir plus, de penser, de lire, d'étudier et, surtout, de travailler. À la seule idée que Lénine était au courant de votre travail, vous sentiez vos forces décupler.

Vladimir Ilitch montrait une attention infinie à ceux qui emboîtaient le pas au parti, qui luttèrent pour le marxisme révolutionnaire, pour l'affranchissement de la classe ouvrière, pour le socialisme ; mais il était implacable pour ses adversaires politiques, inflexible lorsqu'il s'agissait de défendre ses positions de principe. Vladimir Ilitch voyait dans la haine des menchéviks, dans leurs attaques, une preuve qu'il avait raison. Ces attaques attestaient la justesse du coup qu'il avait porté à l'adversaire. Ce n'est pas sans motif que Lénine aimait citer les vers de Nékrassov :

*Il discerne l'approbation
Non pas dans le suave murmure des louanges,
Mais dans les sauvages cris de haine.*

Quand il eut terminé son livre *Un pas en avant, deux pas en arrière*, Lénine partit se reposer dans la montagne. À son retour, il s'attela avec une énergie nouvelle, redoublée, au relèvement du parti, à la création d'un organe bolchévik, aux préparatifs du IIIe congrès.

Elizavéta Vassilievna m'avait beaucoup parlé de la vie de Lénine et de Nadejda Konstantinovna en exil. [Anna Ilitchna](#), avec qui j'avais milité illégalement à la fin des années 90, me parla encore plus de Vladimir Ilitch. Je me rappelle qu'elle m'étonna beaucoup et me fit rire en me racontant que Lénine

⁷ La mère de N. Kroupskaïa. (M.E.)

emprisonné ayant appris à une visite que son affaire allait être bientôt jugée, s'exclama : « *C'est trop tôt ! Je n'ai pas encore eu le temps de rassembler toute la documentation.* »⁸

En 1903 je fis connaissance avec toute la famille Oulianov. Quelle famille admirable ! Unie par une profonde affection, par la communauté des aspirations, ayant une fois pour toutes lié sa vie à la cause du parti, à la cause de la révolution, c'était une famille véritable, comme celle que nous nous imaginions dans un lointain avenir. L'amour de Vladimir Ilitch pour sa famille, la tendre sollicitude qu'il montrait à sa mère, soulignaient l'affection exceptionnelle qui unissait cette famille, affection qui ne se démentit jamais et qui marque comme d'un trait rouge toute la vie de Lénine. Lorsque je me trouvai pour la première fois chez les Oulianov, je compris toutes les joies que peut procurer une semblable famille, tout le bonheur que recèlent cette sollicitude réciproque, cette compréhension mutuelle, cette affection et cette amitié.

D'emblée, nous nous étions tous pris d'affection pour la mère des Oulianov, Maria Alexandrovna. Jusqu'à présent je garde le souvenir de son visage charmant, radieux, aux yeux si jeunes, brillant d'une infinie bonté. C'est après avoir fait la connaissance de Maria Alexandrovna que je compris le secret du charme de Vladimir Ilitch. La sollicitude pour les gens se manifestait chez Maria Alexandrovna et chez tous les Oulianov, avec une force exceptionnelle. Que de chagrins s'étaient abattus sur les épaules de cette femme, et avec quel courage elle les avait supportés ! Il était difficile d'exprimer de la compassion à Maria Alexandrovna : elle ne se plaignait jamais, ne parlait jamais de ses peines. Vladimir Ilitch comprenait toute la douleur que lui avaient causée l'exécution de son fils aîné Alexandre et la mort de sa fille Olga, combien elle souffrait des arrestations perpétuelles de ses autres enfants. Elle souffrait, mais elle ne protestait jamais, elle n'avait jamais cherché à les dissuader. Les intérêts de ses enfants étaient les siens, non pas seulement dans le sens habituel : elle était leur camarade et leur amie, et supportait courageusement toutes les épreuves.

J'étais arrivée à Genève peu après l'arrestation d'Anna Ilinitchna, de [Maria Ilinitchna](#) et de [Dmitri Ilitch](#). Vladimir Ilitch m'interrogea en détail sur Maria Alexandrovna ; que de chagrin et de tristesse contenus je lus dans ses yeux, lorsqu'il parlait de la solitude et des angoisses de sa mère ! Anna Ilinitchna m'avait dit que Vladimir Ilitch insistait pour que quelqu'un se trouvât toujours auprès de leur mère, et que ce rôle lui incombait ordinairement.

Avant mon départ de Kiev, je rendis plusieurs visites à Maria Alexandrovna ; elle était absorbée par le souci d'améliorer la vie cellulaire de ses enfants ; pendant des jours entiers, elle stationnait à la porte de la prison Loukianovskaïa, pour leur faire passer des colis. Je n'oublierai jamais son visage tourmenté, ses yeux tristes, affligés, toute sa silhouette fatiguée, lorsqu'elle revenait de la prison.

Je tiens à souligner encore un trait de Vladimir Ilitch. Il supportait difficilement la visite des musées et des expositions. Il aimait la foule, la parole vivante, les chansons, il aimait se sentir du milieu de la masse.

Lénine était infatigable pendant les promenades. L'une d'elles s'est particulièrement gravée dans ma mémoire. C'était au printemps de 1904. Je devais rentrer en Russie, et nous avons décidé, avant de nous séparer, de « faire la noce » : d'aller en bande dans la montagne. Nous partîmes. Vladimir Ilitch, Nadejda Konstantinovna et moi. Nous avons pris le bateau jusqu'à Montreux. Nous visitâmes le lugubre château de Chillon, prison de Bonivard, si pittoresquement décrit par Byron (« *Au milieu des eaux se dresse Chillon...* »). Nous vîmes le poteau auquel Bonivard était enchaîné et l'inscription faite par Byron.

Au sortir de ce sombre sépulcre, nous fûmes éblouis par le soleil éclatant et la nature impétueuse, triomphante. Nous voulûmes nous donner du mouvement. On décida de gravir une des cimes

8 Au début de janvier 1896, alors qu'il se trouvait en prison à Pétersbourg (à la Maison de détention préventive) V. Lénine préparait son livre : *Le développement du capitalisme en Russie.* (M.E.)

neigeuses. D'abord l'ascension fut facile et agréable ; mais, plus nous avançons, et plus la route devenait difficile. Il avait été décidé que Nadejda Konstantinovna nous attendrait à l'hôtel.

Pour être plus vite arrivés, nous abandonnâmes la route et primes par le plus court. À chaque pas, l'ascension devenait plus pénible. Vladimir Ilitch avançait d'un pas alerte, avec assurance, en raillant les efforts que je faisais pour ne pas rester en arrière. Au bout d'un moment, j'avais à quatre pattes, en me cramponnant à la neige, qui fondait dans mes mains, mais je ne me laissais pas distancer par Vladimir Ilitch.

Enfin, nous voici arrivés. Le paysage s'étend à perte de vue, le jeu des couleurs est féérique. Devant nous s'étaient comme dans le creux de la main toutes les zones, tous les climats. La neige luit, intolérable à la vue ; un peu plus bas, c'est la végétation nordique ; au-dessous, les gras pâturages alpestres et la végétation méridionale, luxuriante. Je me lance dans le style sublime, et suis déjà prête à déclamer des vers de Shakespeare et de Byron. Je regarde Vladimir Ilitch : il est assis, absorbé dans ses pensées. Soudain il lance : « *Tout même, ils nous en font du tort, les menchéviks !...* » En partant pour la promenade, il avait été entendu qu'on ne parlerait pas des menchéviks « *afin de ne pas gâter le paysage* ». Au départ, Vladimir Ilitch, gai et débordant de la joie de vivre, avait apparemment chassé de son esprit tous les menchéviks et bundistes ; mais il avait suffi qu'il s'assît pour une minute, et sa pensée avait repris son cours habituel.

J'ai gardé de cette promenade encore un souvenir touchant. Nous avons découvert tout un champ de fleurs. Vladimir Ilitch se mit à cueillir énergiquement un bouquet pour Nadejda Konstantinovna. « *Nadioucha aime les fleurs* », dit-il. Et, avec une agilité et une rapidité juvéniles, il en rassembla instantanément toute une brassée.

Ce qui me touchait par-dessus tout chez Lénine, c'était l'attention surprenante dont il entourait ses proches. Il était particulièrement attentif pour Nadejda Konstantinovna et sa mère, avec qui il était lié d'une grande amitié.

L'harmonie de leur vie, la similitude des goûts de Vladimir Ilitch et de Nadejda Konstantinovna, étaient exceptionnelles. Au début, l'ambiance dans laquelle ils vivaient m'avait étonnée. Alors qu'à Genève tous vivaient à l'européenne, occupaient des chambres confortables et dormaient sur des sommiers élastiques, le loyer et la vie étant relativement bon marché à Genève, Lénine vivait dans un chalet rappelant une maison dans une petite ville de province russe. Au rez-de-chaussée se trouvait la cuisine qui servait de salle à manger, très propre et bien entretenue, mais presque totalement dégarnie ; d'un côté, une petite pièce où vivait la mère de Nadejda Konstantinovna et, au premier, la chambre à coucher d'Ilitch, qui lui servait de cabinet de travail : deux simples lits étroits, quelques chaises, aux murs des rayonnages chargés de livres et une grande table encombrée de livres et de journaux. D'abord cette ambiance m'avait paru assez terne, mais quand on s'y était trouvé une ou deux fois, on n'avait plus envie de s'en aller, tellement on s'y sentait à l'aise et dans l'intimité, rien ne gênait. Cette simplicité du mobilier était d'un effet excellent sur les ouvriers surtout. Tous se sentaient comme chez eux.

Vladimir Ilitch n'était pas un ascète : il aimait la vie sous tous ses aspects ; mais le mobilier, la nourriture, les vêtements, etc., ne jouaient aucun rôle dans sa vie. Il ne s'agissait pas de privations, d'un renoncement conscient ; simplement le besoin ne s'en faisait pas sentir. Je ne me souviens pas que chez Vladimir Ilitch on ait parlé, même en plaisantant, d'un plat succulent, ou qu'on ait accordé une importance quelconque à l'habillement. On mangeait, on buvait, on s'habillait, mais ce côté de la vie ne fixait l'attention de personne.

Le train de vie quotidien était habituellement celui-ci. Vladimir Ilitch s'absorbe dans son travail, chez lui, ou va travailler à la bibliothèque. Nadejda Konstantinovna dépouille le courrier ou chiffre la correspondance. Sa mère vaque aux soins du ménage, qui nécessite tout de même beaucoup d'efforts et de souci. Quand j'évoque le souvenir de cette excellente femme, je comprends toutes les facilités et

l'intimité qu'elle apporta dans la vie de Vladimir Ilitch et de Nadejda Konstantinovna. Toute sa vie, elle resta auprès d'eux. Elle partagea leur exil, leur émigration ; en 1905, elle rentra avec eux en Russie et puis de nouveau repartit pour l'émigration. Vladimir Ilitch l'entourait d'une tendre sollicitude.

Ayant reçu pour mission de travailler aux préparatifs du IIIe congrès du parti, encouragée par les nouvelles perspectives et rafraîchie par le repos, je rentraï en Russie. Je n'eus pas de chance : on m'arrêta à la frontière. En prison, je reçus des lettres de Lénine et de Kroupskaïa, qui m'apprirent la situation dans le parti, l'essor qui commençait.

Voici une lettre datée du 24 décembre 1904 :

« Il y a longtemps que je voulais vous écrire, mais la bousculade m'en a empêché. Actuellement nous sommes tous pleins d'enthousiasme et terriblement occupés : hier a paru l'annonce de la publication de notre journal Vpériod. Toute la majorité se réjouit et le moral est haut comme jamais. Enfin nous avons surmonté cette querelle infâme et nous allons travailler de bonne amitié avec tous ceux qui veulent travailler et non pas faire du scandale ! Nous avons un groupe de bons auteurs, des forces fraîches ; l'argent manque, mais nous en aurons bientôt. Le Comité Central qui nous a trahis, a perdu tout crédit ; il a coopté (lâchement, en secret) des menchéviks, et se démène, en luttant contre le congrès. Les comités de la majorité s'unissent ; ils ont déjà élu un bureau, et maintenant notre organe les unira définitivement. Hourra ! Ne vous laissez pas abattre ; maintenant nous reprenons vie et nous vivrons à plein. Quoi qu'il en soit, un peu plus tôt ou un peu plus tard, nous espérons vous revoir sans faute. Donnez-nous des nouvelles de votre santé et, surtout, bon courage ! Rappelez-vous que nous ne sommes pas encore si vieux : nous avons tout l'avenir devant nous.

Votre Lénine. »

Après avoir reçu cette lettre, le séjour dans la prison me devint particulièrement intolérable. J'aspirais âprement à la liberté, à l'action. Les événements prenaient chaque jour plus d'ampleur ; les échos pénétraient dans la prison ; nous en étions émus, bouleversés. Les fameuses journées de janvier 1905 passèrent⁹. Nous restions des nuits entières sans dormir attendant le développement de la révolution ; nous rêvions de voir le peuple insurgé ouvrir les portes de notre prison et nous libérer. Hélas, les portes de la prison s'ouvraient, mais pour laisser entrer de nouveaux venus. Cependant, le régime pénitentiaire était violé, brisé. La prison était en rumeur, et nous apprenions des nouvelles qui nous troublaient de plus en plus.

Notre procès fut jugé d'urgence, et, en mai 1905, je fus condamnée à cinq années d'exil à l'extrême-nord de la province d'Arkhangelsk. Je réussis à m'évader en cours de route et, en septembre, je rentraï à Pétersbourg pour me remettre au travail. J'étais rentrée à Pétersbourg en toute hâte comme si j'avais eu des ailes, craignant d'arriver trop tard pour prendre part aux événements qui, dans mon idée, devaient être la préparation à l'insurrection armée, la réalisation active des mots d'ordre de Lénine. La situation que je trouvai était tout autre. Bogdanov, Krassine et certains autres membres du Comité Central considéraient ces mots d'ordre comme prématurés, pratiquement irréalisables, et ils les rognèrent de toutes les manières. Bogdanov prétendait que les événements allaient plutôt favoriser la réalisation des idées menchéviques et que nous autres, bolcheviks, devions, à ce qu'il disait, nous efforcer de conserver simplement la fermeté et la cohésion idéologiques. Les camarades, membres du Comité de Pétersbourg, me chargèrent d'écrire à Lénine, de lui dépeindre la situation et de lui demander des instructions sur ce que nous devons faire, en l'assurant que le Comité de Pétersbourg suivait entièrement sa ligne, se ralliait entièrement aux mots d'ordre du *Prolétari* [le Prolétaire] et condamnait les mots d'ordre rognés du C.C. Je reçus la réponse de Lénine, datée du 26 octobre. Il écrivait :

9 Il s'agit de la procession des ouvriers de Saint-Petersbourg, dirigée par le pope Gapone, voulant adresser une pétition au tsar Nicolas et qui fut violemment réprimée dans le sang. Cet événement marqua le début de la Révolution russe de 1905. (Note MIA)

« En ce qui concerne les affaires du parti, je crois que vous exagérez un peu dans le sens pessimiste. Je juge d'après ce qui se passe ici. La « périphérie » prétend et répète ici que le Prolétari décline manifestement, que les affaires vont on ne peut plus mal, que le journal dégringole, etc., etc. Terrible est le cauchemar mais Dieu est clément, comme on dit. Face au gigantesque mouvement actuel, il n'est pas de Comité Central au monde, si le parti demeurait illégal, qui puisse satisfaire même un millième des demandes. Et que nos mots d'ordre, les mots d'ordre du Prolétari, ne restent pas la voix d'un homme qui prêche dans le désert, c'est ce que nous voyons clairement, même en lisant les journaux légaux qui parlent de meetings de 10.000 à 15.000 personnes à l'Université, etc. Elle est fameuse, la révolution russe, ma parole ! Nous espérons bientôt rentrer – les choses s'orientent dans ce sens avec une rapidité surprenante. »

À propos de la date de l'insurrection armée, Vladimir Ilitch écrivait :

« Qui se chargera de la fixer ? Quant à moi, je l'ajournerais volontiers au printemps, et jusqu'au retour de l'armée de Mandchourie ; je suis porté à croire que, d'une façon générale, il nous est avantageux de l'ajourner. Mais, de toute façon, on ne nous demande pas notre avis. Voyez, par exemple, la grandiose grève actuelle. »

La lettre se terminait par les mots :

« ... d'une façon générale, le rôle de l'étranger tombe aujourd'hui d'heure en heure, et c'est inévitable. Évidemment, nous n'abandonnerons en aucun cas le Prolétari, aussi longtemps qu'on n'aura pas réussi à l'imprimer à Pétersbourg, sur la perspective Nevski. Mais, actuellement, il faut aussi prêter une grande attention à un journal légal. À l'étranger, il nous faut déjà partiellement fermer boutique (la littérature de propagande), – bientôt nous fermerons tout à fait et rouvrirons à Pétersbourg. Pour les préparatifs de l'insurrection, je conseillerais de préconiser immédiatement et partout, le plus largement possible, la formation d'une masse, de centaines et de milliers de détachements de combat autonomes, très petits (en commençant par trois personnes), qui s'armeraient comme ils pourraient et se prépareraient de toutes les manières. Pour la date de l'insurrection, je répète que, quant à moi, je l'ajournerais volontiers au printemps, mais évidemment, il m'est difficile de juger de loin.

Je vous serre cordialement la main. Votre N. Lénine. »

Le premier journal bolchévik légal [Novaïa Jizn](#) [la Vie nouvelle] parut à Petersbourg le 9 novembre, c'est-à-dire quinze jours après que Vladimir Ilitch eut écrit ces lignes. De la lettre citée ainsi que de la lettre au Comité Central écrite par Lénine le lendemain, il suit clairement que Vladimir Ilitch avait déjà reçu de Petersbourg des renseignements sur la publication bien organisée d'un journal légal.

Mais, pendant que venaient ces lettres, les événements allaient croissant. Bien des choses avaient changé, et plusieurs appréhensions que j'avais exprimées dans ma lettre, étaient tombées.

Nous attendions avec une vive impatience l'arrivée de Lénine. Enfin, il arriva, et le même jour il se présenta à la réunion du Comité de Pétersbourg. D'emblée, il comprit notre ardeur, notre humeur révolutionnaire, notre empressement à nous lancer dans la lutte, mais il vit aussi d'emblée notre inexpérience, notre incapacité à organiser le travail pour de bon ; il blâma notre manie de conférer et nous tança rudement pour avoir laissé les menchéviks se mettre à la tête du Soviet des députés des ouvriers. Avec l'arrivée de Lénine, notre lutte pour les Soviets se déploya énergiquement.

Vladimir Ilitch nous interrogea en détail sur notre travail, sur nos contacts dans les quartiers ouvriers, sur les revendications ouvrières, sur notre lutte contre les menchéviks et les socialistes-révolutionnaires. Il s'informa minutieusement sur l'armement des ouvriers, et sur la préparation des détachements de combat. Il nous interrogea sur tous les détails et sur le caractère de ce travail ; il

s'appliquait à ne rien laisser échapper, il nous donnait des conseils, des instructions. Il nous demanda si nous savions tirer, si nous nous entraînions. Il voulait armer les ouvriers d'armes véritables ; il nous invita à prendre note de tous les arsenaux et des armureries ; il nous demanda si l'on préparait des bombes et comment. Il accordait une attention particulière à l'action des bolchéviks dans l'armée ; il nous invita à choisir pour ce travail les camarades les plus compétents. Vladimir Ilitch accordait non moins d'importance à l'action menée parmi les paysans. On désigna une commission pour le travail à la campagne. Nous envoyâmes des agitateurs dans les villages pour établir des contacts avec les paysans.

Je me rappelle l'intervention de Lénine à une séance du Comité exécutif du Soviet des députés ouvriers de Pétersbourg, en date du 13 (26) novembre 1905. C'était le jour où le gouvernement avait proclamé le lockout et où cent mille ouvriers de Pétersbourg avaient été jetés sur le pavé.

Combien pitoyables étaient les interventions de Trotski, Martov et des autres leaders menchéviks à ce sujet ! Quel désarroi, quel maigre contenu dans le discours creux de Trotski-la-Balalaïka, qui cachait son impuissance sous des phrases ronflantes et vides ! Quel état d'esprit de capitulard !¹⁰ Trotski proposait d'engager des pourparlers avec le ministre de la guerre et le patronat sur les conditions de la réouverture des usines.

Puis ce fut Lénine qui prit la parole. La salle devint tout oreille, fit silence. On sentit le souffle de la révolution, comme si les murs étroits de la salle s'étaient écartés, et qu'à nos yeux s'était ouvert le monde infini des immenses perspectives révolutionnaires. On sentit le souffle de la Commune.

Lénine dévoila le contenu politique de la tactique du gouvernement qui, par le lock-out, entendait porter un coup décisif à la révolution, à la classe ouvrière. Le gouvernement, dit Lénine, espère briser l'esprit combatif des ouvriers par la menace de la faim, le réprimer ou provoquer une action immédiate et l'écraser par la force des armes. Lénine proposait : ne pas céder, mais ne pas se laisser prendre non plus à la provocation ; ne pas accepter le combat dans des conditions désavantageuses et préparer activement le rassemblement de toutes les forces révolutionnaires. Lénine disait qu'il fallait non pas supplier, non pas engager des pourparlers, mais exiger l'ouverture des usines ; en cas de refus, appeler à la grève générale et à d'autres actions énergiques. Lénine conseillait de préparer les forces à une offensive générale et d'accepter la bataille quand elle serait avantageuse à la révolution, au peuple insurgé, et non pas au gouvernement. Quant aux préparatifs de l'insurrection, il fallait se mettre immédiatement en contact avec les ouvriers des autres villes, avec les unions des cheminots, des P.T.T., les unions paysannes et autres, avec l'armée et la flotte.

L'intervention de Lénine, son discours plein d'enthousiasme révolutionnaire, avait électrisé l'auditoire, et lorsqu'il exposa un plan clair et précis, et le programme d'action pour le développement ultérieur de la révolution, un murmure d'approbation courut dans la salle, qui tourna en une tempête d'ovations.

La résolution proposée par Lénine, adoptée à l'unanimité, fut saluée par un long tonnerre d'applaudissements et les cris enthousiastes des assistants.

— Oui, disaient les ouvriers en se séparant, en voilà un qui sait ce qu'il faut faire, comment guider la classe ouvrière. Tandis que ces bourreurs de crâne [Khroustalev](#), [Tchernov](#) et Trotski, ils ne connaissent que ça : bavarder et parader. Mais on n'en a aucun profit. Rien que du tort.

Jamais je n'oublierai les visages des ouvriers qui écoutaient Lénine. Ils exprimaient un enthousiasme joyeux qui empoigne tous les assistants et apparente l'auditoire à Lénine. Un camarade inconnu, morose, se tient debout à côté de vous. Soudain il change du tout au tout ; son visage s'épanouit dans

10 Rappelons ici que dans le cadre des souvenirs publiés dès la période stalinienne, toute référence à Trotsky ne pouvait être que rituellement négative et injurieuse. On appréciera ainsi l'accusation gratuite de « capitulard » lancée ici contre Trotsky par une auteure qui, une fois la réaction victorieuse après l'échec de la révolution de 1905, abandonna son activité militante de 1907 à 1917... (Note MIA).

un sourire radieux, ses yeux brillent, et vous voyez un visage rajeuni, embelli, méconnaissable ; l'homme morose devient tout à coup sociable ; il vous fait part de son enthousiasme, la passion de la lutte l'enflamme, comme si Lénine lui avait passé une parcelle de son génie.

Les ouvriers qui avaient entendu Lénine, rejoignaient nos rangs à jamais. Je me rappelle le reproche que m'adressa l'un d'eux : « *Ah, vous devriez apprendre à expliquer votre programme comme Lénine. Alors, les menchéviks n'auraient pas dupé un seul ouvrier. Voyez comme tout ce qu'il dit est juste !* ». Apprendre à parler comme Lénine, être comme Lénine, était le désir ardent de tous les bolchéviks.

Les bolchéviks s'arrachaient Vladimir Ilitch, tous voulaient le voir, l'entendre, lui parler, en recevoir des instructions. Nous autres qui l'avions connu dans la période du II^e congrès du parti et de la lutte contre les menchéviks, après ce congrès, nous réussissions à le rencontrer et à discuter avec lui des questions qui nous préoccupaient. Évidemment, il était impossible de le voir comme à Genève ; tout de même, je réussissais à rencontrer Vladimir Ilitch, en dehors des réunions. Il m'arrivait de faire un saut chez lui le matin pour m'entendre, disons, à propos de son intervention ou d'une réunion du parti ; et, naturellement, j'en profitais pour causer. Si Lénine n'était pas trop occupé, il s'entretenait volontiers avec nous, et ces conversations nous donnaient un regain d'énergie et d'enthousiasme. Il faut avouer que nous abusions assez souvent, et que nous courions le trouver même alors que cela n'était pas absolument nécessaire. Mais nous sentions que cela ne lui était pas désagréable. Je ne me rappelle pas une seule expression de mécontentement ou un geste de dépit de Vladimir Ilitch. Au reste, il n'en avait pas besoin : il savait se plonger dans ses pensées, s'écarter de l'entretien, et l'interlocuteur sentait immédiatement qu'il devait se retirer.

Lénine se détachait d'emblée de la conversation, devenait songeur, et, apparemment, avant d'élaborer l'idée qui lui était venue, l'ébauchait mentalement, dans ses grandes lignes. Nadejda Konstantinovna raconte dans ses souvenirs que Lénine, avant de se mettre au travail, exposait tout bas, en marchant, ses pensées. Devant nous, devant les étrangers, il ne le faisait pas ; mais il se recueillait et s'éloignait de nous. Cela était si visible qu'aucune allusion n'était nécessaire : on prenait congé, et Lénine vous serrait la main d'un air distrait, comme s'il ne vous voyait plus. Nadejda Konstantinovna, qui connaissait ce trait de Lénine, nous demandait parfois si les camarades ne se fâchaient pas. Se fâcher ! Cette notion n'existait même pas. Nous aimions Lénine, nous saisissions avec enthousiasme chacune de ses paroles ; nous étions tous prêts à mourir pour lui.

Depuis le II^e congrès, les divergences avec les menchéviks s'étaient accusées ; néanmoins la question de l'union avec eux s'inscrivit à l'ordre du jour. Vladimir Ilitch ne protestait pas contre l'union, bien qu'il comprit mieux que nous tous combien elle était précaire.

L'union commença à se faire dans les organisations locales, avant d'avoir été décidée au centre. Je me rappelle qu'un matin nous nous trouvions chez « Diadenka » – le « Petit oncle » ([Lidia Mikhaïlovna Knipovitch](#) qui, à l'époque, était secrétaire du Comité de Petersbourg du parti) et parlions avec Vladimir Ilitch de l'union. Lidia Mikhaïlovna était une bolchévique ferme, une « dure », elle ne voulait pas entendre parler d'union, sans une décision du congrès.

Je lui criai à pleine voix (elle était un peu sourde) :

— Mais comment voulez-vous convoquer un congrès, alors que les cheminots font grève !

— N'importe, vous n'avez pas le droit, attendez le congrès.

Je continuais à m'égosiller :

— Mais de quel congrès peut-il être question, quand l'État croule, quand les trônes craquent !

À nous voir, on aurait dit deux coqs. Vladimir Ilitch nous écoutait, en riant aux éclats.

Lénine ne laissait passer presque aucune réunion du Comité de Petersbourg et exigeait de chacun de nous un rapport détaillé sur le travail accompli ; il critiquait toute négligence ou toute interprétation erronée d'une décision du parti.

Un jour je me plaignis, disant que les femmes des ouvriers ne nous accueillaient pas toujours aimablement, et, parfois, laissaient franchement entendre que nos visites leur étaient désagréables. Lénine se fâcha ; il nous interrogea avec insistance sur la façon dont nous nous conduisions en nous présentant dans une famille ouvrière. Il fallut avouer que nous ne faisons guère attention aux conditions de vie, à l'ambiance domestique des ouvriers ; que nous montrions parfois de l'impatience si les enfants faisaient du tapage et gênaient notre entretien ; que, parfois, les femmes commençaient à maugréer contre les hôtes importuns, et que les ouvriers, désarmés, nous invitaient, d'un air gêné, à ne prêter aucune attention à la bêtise des commères. Ah, il fallait voir ce que Lénine nous passa...

— Eh bien, moi, à la place de ces femmes, je vous aurais mis à la porte ! Mais, avez-vous pensé à la dure existence qui est la leur ? Fatiguées de leur travail à l'usine, de leurs soucis domestiques, des soins à donner aux enfants, elles tremblent encore pour leur mari, qu'on ne le jette en prison ! Vous devez comprendre tout cela et trouver ce qu'il faut dire et ce qu'il faut faire pour disposer en votre faveur ces femmes accablées de travail et de soucis pour leur famille, qui vivent dans une misère noire et craignent sans cesse pour leur mari qui est allé « faire la révolution » !

Nous comprîmes que nous devions visiter les ouvriers non pas avec une mine dédaigneuse ou indifférente, mais en montrant de l'attention et du respect pour leur vie, et prouver non pas en paroles mais en fait notre empressement à nous rendre utiles.

— Est-ce qu'il ne vous vient pas à l'esprit, dit Lénine, d'offrir vos services, quand vous voyez qu'elles se débattent entre le repas des enfants, la lessive, ou les autres travaux domestiques, sans avoir elles-mêmes le temps de manger ou de s'asseoir une minute pour reprendre haleine ?

Ces paroles de Lénine se gravèrent dans notre mémoire, pour la vie. Nous changeâmes d'attitude, nous sûmes trouver le chemin, du cœur des ouvrières. Quelque temps après, côte à côte avec elles et leurs maris, nous marchions de bonne amitié dans les rangs des manifestants, en portant des drapeaux révolutionnaires, que leurs mains diligentes avaient brodés. Lénine éveillait en nous non seulement de bons sentiments, mais la conscience politique, c'est-à-dire ce sans quoi toute activité politique demeure stérile.

Dans l'été de 1906, après la dissolution de la IIe Douma d'État¹¹, le Comité de Moscou (je travaillais déjà à Moscou) m'envoya demander des directives à Lénine, qui vivait alors en Finlande, à la station Kuokkala, dans une villa absurde qui s'appelait le Vase et ressemblait à un grenier étroit et long. J'exposai amplement à Lénine l'état d'esprit qui régnait à Moscou après l'écrasement de l'insurrection de décembre, l'abatement qu'on observait parmi les intellectuels et même dans une certaine partie des ouvriers ; je lui dis que, visiblement, la révolution allait décroissant, que la réaction relevait la tête, que les répressions commençaient et que toute l'action se restreignait peu à peu. Vladimir Ilitch m'avait écouté attentivement ; il me paraissait mécontent, et comme lointain.

— Eh bien, dit-il, si même il en est ainsi, je serai le dernier à en parler. Tant que la lutte continue, et elle continue, quoi que vous en disiez, il ne faut pas geindre, mais agir.

11 Douma d'État, institution représentative dans la Russie tsariste convoquée à la suite de la révolution de 1905-1907. En principe assemblée législative, elle n'avait aucun pouvoir réel. Ses membres n'étaient pas élus au suffrage universel, mais selon un mode de scrutin inégal et indirect. Les droits électoraux des classes laborieuses et des minorités nationales étaient très restreints. La 1ere Douma (avril-juillet 1906) et la 2e (février-juin 1907) furent dissoutes par le gouvernement tsariste. (Note MIA)

Même après l'écrasement de l'insurrection armée de Moscou, Lénine n'estimait pas encore que la révolution fût défaite. Il voyait que le prolétariat n'entendait pas déposer les armes, que la paysannerie continuait la lutte, que le trouble régnait dans l'armée et dans la flotte, et, surtout, il était fermement convaincu que la révolution qui avait bouleversé tout le pays, ne s'apaiserait pas, ne pouvait pas s'apaiser. Vladimir Ilitch avait la tête pleine de nouveaux projets, il se préparait au prochain congrès du parti, il bouillonnait d'énergie. La défaite temporaire ne l'avait pas découragé. Il proposait d'en tirer des enseignements en vue d'une nouvelle offensive.

Lénine avait toujours une foi profonde dans les forces créatrices de la classe ouvrière révolutionnaire. En 1911, je le vis à Genève. Il était rapporteur, et je fus frappée du ton optimiste, je dirais prophétique, de son rapport. Alors que d'aucuns, parmi nous, étaient d'humeur « crépusculaire », estimant que la réaction s'était consolidée pour longtemps, Lénine affirmait qu'un nouvel essor était imminent, que la classe ouvrière était maintenant plus mûre qu'en 1905 pour la révolution, que la paysannerie avait compris la nécessité d'agir en commun avec le prolétariat, qu'elle avait tiré une leçon de l'inorganisation et de l'éparpillement de ses actions, que le gouvernement et les classes gouvernantes n'étaient plus en mesure de résoudre ne fût-ce qu'un seul problème, que les prémisses objectives et subjectives de la révolution étaient réunies, et que la révolution était inévitable, et son succès assuré, car le parti, la classe ouvrière et la paysannerie ne répéteraient pas les fautes de 1905, mais tireraient de ces fautes les enseignements qui s'imposaient.

Cette intervention de Lénine produisit alors sur nous tous une impression énorme. Tel le preux de la légende, on eût dit qu'il avait collé son oreille au sol et entendu le grondement souterrain de la révolution. Tous sentaient qu'il n'avait pas parlé simplement pour relever le moral des auditeurs, mais bien parce qu'il était lui-même profondément convaincu que la révolution était imminente, et que toutes les conditions requises étaient réunies. Et il cita dans son rapport une série de faits attestant que la classe ouvrière luttait, que le nombre des grévistes augmentait chaque année et que des événements mûrissaient, qui montreraient la force et la puissance de la classe ouvrière, sa maturité politique et sa volonté de lutte.

Je me souvins de ce discours surtout en 1912, alors qu'après les événements de la Léna¹² une vague de grèves et de manifestations ouvrières déferla à travers le pays, alors qu'en réponse à la fusillade de la Léna, la classe ouvrière proclama sa solidarité, sa volonté de continuer la lutte. La suite des événements confirma pleinement les paroles prophétiques de Lénine, disant que la classe ouvrière était mûre pour la révolution, et que celle-ci était imminente.

Aujourd'hui que le monde entier connaît Lénine, que son nom est entouré de légende, chacun veut pénétrer dans son monde intérieur, comprendre d'où lui venait cette perspicacité géniale, cette puissante volonté, cette force titanique.

« Du fond des villages perdus de l'Inde, écrit [Gorki](#), franchissant des centaines de verstes par les sentiers de montagne et de forêt, en se cachant, en risquant leur vie, les Indiens, épuisés par le joug séculaire des fonctionnaires anglais, gagnent Kaboul, se présentent à la mission russe, et demandent : – Qu'est-ce que Lénine ? »

Le cœur de Vladimir Ilitch « battait d'un amour ardent pour tous les travailleurs, pour tous les opprimés. Il n'en parlait jamais lui-même... » a dit Nadejda Konstantinovna au IIe congrès des Soviets de l'U.R.S.S.¹³ Ces paroles caractérisent le monde intérieur de Lénine. Jamais personne n'a entendu Lénine parler de son amour pour le peuple ; mais tous connaissaient et sentaient cet ardent amour, tous comprenaient que le cœur de Lénine bat à l'unisson des cœurs de millions d'hommes.

12 Il s'agit du massacre des ouvriers des mines d'or de la Léna (Sibérie) par les troupes tsaristes, en avril 1912. (NR.)

13 Le IIe Congrès des Soviets de l'URSS s'est tenu à Moscou du 26 janvier au 2 février 1924. Les séances des 27 et 28 janvier furent suspendues en raison des funérailles de Lénine. 2124 délégués ont participé à congrès qui adopta, entre autres, la nouvelle Constitution soviétique.